

Évangile de Jésus Christ selon saint Luc

En ce temps-là,
les disciples qui rentraient d'Emmaüs
racontaient aux onze Apôtres et à leurs compagnons
ce qui s'était passé sur la route,
et comment le Seigneur s'était fait reconnaître par eux
à la fraction du pain.
Comme ils en parlaient encore,
lui-même fut présent au milieu d'eux, et leur dit :
« La paix soit avec vous ! »
Saisis de frayeur et de crainte,
ils croyaient voir un esprit.
Jésus leur dit :
« Pourquoi êtes-vous bouleversés ?
Et pourquoi ces pensées qui surgissent dans votre
cœur ?
Voyez mes mains et mes pieds : c'est bien moi !
Touchez-moi, regardez :
un esprit n'a pas de chair ni d'os
comme vous constatez que j'en ai. »
Après cette parole,
il leur montra ses mains et ses pieds.

Dans leur joie, ils n'osaient pas encore y croire,
et restaient saisis d'étonnement.
Jésus leur dit :
« Avez-vous ici quelque chose à manger ? »
Ils lui présentèrent une part de poisson grillé
qu'il prit et mangea devant eux.
Puis il leur déclara :
« Voici les paroles que je vous ai dites
quand j'étais encore avec vous :
"Il faut que s'accomplisse
tout ce qui a été écrit à mon sujet
dans la loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes." »
Alors il ouvrit leur intelligence à la compréhension des
Écritures.
Il leur dit :
« Ainsi est-il écrit que le Christ souffrirait,
qu'il ressusciterait d'entre les morts le troisième jour,
et que la conversion serait proclamée en son nom,
pour le pardon des péchés, à toutes les nations,
en commençant par Jérusalem.
À vous d'en être les témoins. »

« En ce temps-là, les disciples qui rentraient d'Emmaüs racontaient aux onze Apôtres et à leurs compagnons ce qui s'était passé sur la route, et comment le Seigneur s'était fait reconnaître par eux à la fraction du pain ».

Douze kilomètres c'est, selon la tradition, la distance qui sépare Emmaüs de Jérusalem. Mais on voyait bien que les deux disciples qui rentraient d'Emmaüs venaient d'en faire vingt-quatre. Un aller et retour. Douze kilomètres d'abord d'un pas lourd, accordé à la tristesse de leurs cœurs tout pesants, et douze autres ensuite, en sprintant avec un cœur si léger qu'ils auraient fait flasher les radars s'il y en avait eu dans la zone « trente » de l'entrée de l'agglomération.

Il faut dire que Jésus les avait rejoints sur la route, il avait même fait toute la route avec eux. Oui, douze kilomètres. Douze kilomètres dans le mauvais sens. Il vous faut aller à La Roche sur Foron et vous vous retrouvez à Aix les Bains. Logiquement, Jésus aurait dû leur dire « *Stop, les amis. Coucou, c'est moi, je suis ressuscité, je suis vraiment ressuscité, alléluia...* ». Alors demi-tour dès que possible comme dirait mon GPS. L'avenir se joue à Jérusalem, la direction d'Emmaüs c'est une impasse. A Jérusalem, le tombeau est vide et la lumière du ressuscité inonde la ville. A Emmaüs, c'est le chemin des idées noires, de la déception, de l'énigme du mal que l'on ressasse pendant des kilomètres.

Eh bien non, Jésus ne les arrête pas, et il va faire les douze kilomètres dans le mauvais sens. Oui, vous avez bien entendu, il chemine avec eux dans la mauvaise direction, car il sait bien que parfois la meilleure manière de rencontrer quelqu'un, c'est de faire un bout de route avec lui. Même s'il va dans la mauvaise direction. Il est comme cela notre Dieu. On s'attendrait davantage à un Dieu gendarme, qui siffle celui qui s'engage dans un sens interdit, mais il est le compagnon de nos routes humaines qui nous

demande doucement « *Où vas-tu ? Permets-tu que je fasse un peu de route avec toi ?* ». Jésus ressuscité ne ménage pas ses pas. Il est prêt à en faire patiemment plus de 12 000. Il fait un peu comme le renard du Petit Prince quand il propose à l'enfant de l'apprivoiser. D'abord ne pas s'approcher trop vite et trop près. Et puis avoir une infinie patience pour venir rencontrer. Enfin s'approcher peu à peu jusqu'à ce point de bonne distance et de bonne proximité. L'important, c'est d'abord de savoir rejoindre.

Le ressuscité ne se scandalise pas que les deux marcheurs d'Emmaüs aient perdu la foi et partent dans l'autre sens. Ils avaient été témoins d'une véritable catastrophe. Jésus, pour qui ils avaient tout quitté, avait été pendu au bois comme un maudit, condamné par les autorités religieuses de leur nation et les autorités d'occupation romaine, étrangement en accord pour une fois... On dit qu'on peut perdre la foi, un peu comme on perd ses clés, son portable ou son agenda. On trouve toujours beaucoup de clés, de chapeaux et de parapluies dans notre église, le dimanche soir. Mais pas une foi abandonnée. Mais peut-être que finalement l'on ne perd pas la foi comme on perd son mouchoir ?

Les deux disciples d'Emmaüs ne savaient pas encore que c'est, au contraire, le doute et le vide qui peuvent nourrir la foi. Parce que tout simplement le vide laisse un peu de place à Dieu pour une rencontre... Alors que lorsque l'on est rempli de toutes sortes de certitudes, lorsque l'on a en poche une foi bien pratique et utilisable comme un couteau suisse, il n'y a pas toujours beaucoup de place pour que Dieu puisse nous parler. Dans leur progression sur le chemin d'Emmaüs, Cléophas et son compagnon anonyme ont donc marché avec celui qu'ils pensaient être un inconnu. Le voyageur avait d'abord respecté leur lourd silence. Et puis, finalement, il a lancé cette question presque candide... « *De quoi causiez-vous donc, tout en marchant ?* »

Encore une fois, il aurait pu leur expliquer qu'ils faisaient fausse route, mais il était persuadé que ces marcheurs, comme tous les humains, possédaient en eux la solution à leur problème. Et leur problème, c'était qu'ils pleuraient un mort. Ils étaient prisonniers d'un événement tragique. Il fallait leur laisser le temps d'accepter de communiquer, de parler avec cet étranger qui venait les surprendre sur leur route de souffrance. Pourquoi ? Parce qu'ils se sont sentis rejoints dans leur souffrance. Il est comme cela notre Dieu : il pose un regard de tendresse sur nos souffrances humaines. Alors Jésus se tait d'abord. Son silence n'est pas absence. Il écoute patiemment un récit lourd de déception. Il ne les interrompt pas avec nos « pourquoi ». Il sait écouter en profondeur.

Et puis, lorsque le récit est fini, il prend enfin la parole pour inviter à relire l'histoire, il ouvre une brèche pour l'espérance. Il fait une relecture d'un récit qui semblait absurde et il ouvre un sens que l'on n'avait pas soupçonné. C'est dans la souffrance de l'absence que l'on comprend ce qu'est la présence. Regardez les amoureux sur le quai de la gare ou à la porte d'embarquement de l'avion. Quand l'un part et l'autre non. Cette intensité de présence dans la séparation. Et puis à l'auberge d'Emmaüs, le radieux compagnon s'est assis à côté d'eux et ils l'ont reconnu à la fraction du pain. Vivant... Alors ils sont revenus l'annoncer en courant à perdre haleine. Douze kilomètres cette fois dans la bonne direction.

Et alors que les deux pèlerins d'Emmaüs racontaient leur aventure, voilà que Jésus s'est montré à tous les autres... Et tous ont partagé avec lui un moment qui sentait le pain frais et le poisson grillé. On ne mange pas avec une illusion, une hallucination ou un fantôme. On mange avec un vivant.

Vous remarquerez que Jésus semblait singulièrement intéressé par le fait de partager le repas, comme il l'avait fait si souvent pendant son séjour au milieu des humains. Il n'hésite pas en effet à passer beaucoup de temps à table, dans les Evangiles, parce que Dieu se fait homme complètement. Il ne se fait pas maître en philosophie pour ne nourrir que les esprits et les âmes. Il ne mange pas que du symbole, il casse vraiment la croûte. Il ne méprise en rien ces moments si simples qui tissent notre vie quotidienne et il nous propose de les vivre comme s'ils étaient déjà des moments d'éternité.

Tout cela dépasse notre logique. Mettons-nous à la place de ces témoins de la résurrection... Aller raconter qu'on a déjeuné avec un crucifié qui fait son « come-back », son retour, ou qu'on a partagé un morceau avec quelqu'un dont on vient d'assister à l'enterrement. C'est tout de même difficile à raconter... Un enfant du catéchisme, perplexe devant ce récit de l'apparition de Jésus ressuscité, a décrété : « Bon ben c'est sûr, finalement, la seule explication c'est que c'est bien un fantôme... »... Un fantôme, nous voilà, si je puis dire, dans de beaux draps. Comme le disaient les auteurs romantiques jadis « je ne crois pas aux fantômes mais j'en ai peur ». Un fantôme, c'est la première idée des apôtres de Jésus ! C'est dit en toutes lettres dans l'Evangile que nous venons de lire.

Mais Jésus dément en direct : « un fantôme n'a ni chair ni os... » Ne sommes-nous pas alors en présence d'hallucinations collectives ? Les hallucinations se présentent normalement chez des sujets impressionnables, imaginatifs, très nerveux (voire hystériques), chez des malades et des consommateurs de drogues.... Elles altèrent durablement le comportement des personnes qui y sont sujettes. Mais alors on assisterait à des hallucinations très collectives.

Les femmes d'abord, Képhas (Pierre), les apôtres, Thomas, puis plus de 500 frères à la fois... Des illusions à la maison tout autant qu'au bord du lac, sur le chemin d'Emmaüs et aussi en Galilée... Cela fait beaucoup d'hallucinés prêts à mourir pour quelque chose de douteux. Cela fait beaucoup d'hallucinés qui guérissent aussitôt après et adoptent un comportement si raisonnable et censé que beaucoup de gens éprouvent le désir de se joindre à eux... En une génération, le message de Christ ressuscité se répand dans tout le bassin méditerranéen. Alors, s'il ne s'agit ni de fantôme ni d'hallucination, il y a place pour une nouvelle incroyablement joyeuse. Le texte nous dit « dans leur joie, ils n'osaient pas y croire ». Il y a place pour la rencontre avec le Ressuscité.

Régulièrement, des sondages d'opinion sont réalisés pour savoir ce que croient aujourd'hui nos contemporains, et notamment les catholiques. Notamment au sujet de la résurrection. Dans un instant, nous allons affirmer « je crois en la résurrection de la chair et en la vie éternelle ». Si les catholiques pratiquants croient majoritairement en la résurrection, 13 % seulement de ceux qui se disent catholiques affirment y croire. Choquant ? Peut-être pas tant que cela si l'on y

réfléchit... Car si l'on avait réalisé un sondage à chaud à la sortie du sépulcre vide, il aurait été bien visible que cette histoire de résurrection laissait perplexe. On aurait peut-être pu titrer alors à un moment : seuls 13% des apôtres de Jésus croient en la résurrection...

La résurrection, c'est tellement en dehors de toutes nos expériences habituelles. Le texte nous le dit : « Dans leur joie, ils n'osaient pas encore y croire ». Cela ne relève pas d'explication, de raisonnement, de déduction, de construction intellectuelle. L'Évangile nous offre simplement l'expression d'un sentiment qui soulève chacune et chacun : La joie. Une joie que l'on devine débordante et contagieuse. Pas une joie hystérique en forme d'illusion, mais une joie fondée sur une rencontre, simple et familière comme un casse-croûte partagé. Finalement, une joie un peu absurde, c'est ce que faisait remarquer un penseur chrétien du III^e siècle nommé Tertullien « *credo quia absurdum* ». Je crois parce que c'est absurde. Mais l'expression ne va peut-être pas vous plaire.

Laissez-moi vous raconter un trait d'histoire. A l'époque napoléonienne, au cours de la bataille de Rivoli, un jeune officier hagard s'est présenté devant son général en chef, Bonaparte. Il lui avoue que son régiment tout entier a été capturé par les Autrichiens. L'assaut qu'il commandait avait été un échec complet et lui seul, abandonnant ses hommes, avait pu se dégager. Cet officier pouvait s'attendre à être dégradé ou même fusillé pour lâcheté. Que penser d'un tel couard parfaitement incapable de mener ses hommes à la victoire ? Mais la réaction de celui qui allait devenir l'empereur Napoléon fut toute différente. Il demanda au jeune officier : « *Et si je te confie le commandement de tout un bataillon, iras-tu les chercher ?* ». C'était absurde comme initiative, c'était l'absurdité par excellence que de lui faire cette proposition. Cependant, l'officier, surpris, accepta et mena l'assaut avec un courage d'une telle efficacité qu'il put ramener les deux unités ».

C'est un peu cela la foi et son absurdité. Aux yeux des militaires qui entouraient Bonaparte, toutes les apparences manifestaient l'incompétence de cet officier en déroute. Comment pouvait-on lui confier après cela la responsabilité de plusieurs centaines d'hommes ? Pourtant, cela a marché... La foi dépasse la prudence raisonnable, elle en accepte le risque. C'est vrai que cette absurdité, dans le cas de Bonaparte, n'était pas une idiotie. Le chef de guerre pouvait s'attendre à un tel résultat, à faire naître une réaction héroïque chez cet officier, à motiver un courage d'autant plus grand qu'il avait besoin de se racheter. Pour la foi, en dépit de tout ce que nous dit notre raison - et il ne s'agit surtout pas de la faire taire - il y a ce choix, cette prise de risque. Le risque de croire. De croire « *quand même* » disait en son temps l'abbé Pierre. Il s'agit alors paradoxalement de construire une certitude tout en ayant pleinement conscience que rien ne peut se prouver rationnellement. En dépit de toute absence définitive de preuves irréfutables, choisir de me risquer à me laisser guider par une autre raison à laquelle je choisis de croire.